

Moi aussi, je suis un Poisson — *l'Horoscope d'Éliza*

Gilles Thérien

Volume 2, Number 1, septembre 1976

Fernand Leduc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200027ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200027ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thérien, G. (1976). Moi aussi, je suis un Poisson — *l'Horoscope d'Éliza*. *Voix et Images*, 2(1), 125–127. <https://doi.org/10.7202/200027ar>

Moi aussi, je suis un Poisson — *l'Horoscope d'Éliza*

Peu après le solstice d'été, au moment où le Soleil continue sa course sur l'écliptique, à l'heure où la lune soulève les marées et rend les femmes fécondes, je suis allé voir *l'Horoscope d'Éliza* de Gordon Sheppard. Après les affirmations les plus péremptoires du génie du réalisateur par Hubert Aquin et autres, après avoir lu la note de Jacques Languirand «Mythique, magique, initiatique», connaissant le bon accueil du public francophone, croyant (au-delà de tout doute) que l'Église du Messie est un lieu prédestiné et qu'il y arrive des choses, je me suis inconfortablement installé sur un banc d'église recouvert d'un morceau de caoutchouc mousse... et j'ai vu.

Il est difficile de décrire tous mes états d'âme et de corps. En sortant, j'ai pris les deux feuillets explicatifs offerts gratuitement, l'un en anglais (avec photo), l'autre en français (avec de multiples erreurs de traduction). Avais-je bien compris? Il s'agit d'un film «symbolique», d'une «célébration de l'orgasme spirituel». La symbolique? On finit toujours par s'y retrouver — il existe d'ailleurs d'excellents ouvrages là-dessus. L'orgasme spirituel présentait (et présente encore) des difficultés d'intellection. Mon seul terme de comparaison est malheureusement physique et je ne sais toujours pas comment les esprits jouissent.

Dans un siècle où l'incrédulité, le scepticisme règnent, il faut des films comme cela. Il faut produire «les Lignes de la main d'Éliza», «la Clé des songes d'Éliza», «le Biorythme d'Éliza», etc. Il faut recourir aux tarots, à la boule de cristal, aux traits du visage, aux tests de personnalité-pour-salon. Il faut lire les signes du thé, de l'œuf, les entrailles des poules, l'horoscope chinois. Il ne faut rien négliger... parce que, voyez-vous, il y a quelque chose qui ne va pas. Bouddha, Jésus, Mahomet, Luther, Billy Graham, Castaneda et Gordon Sheppard l'ont dit. Remettons de l'ordre: le ciel en haut et la terre en bas... et les bonnes couleurs aux bons endroits!

La richesse de l'enseignement de Gordon Sheppard se traduit par l'utilisation de la parabole. Une jeune fille cherche l'amour. Malgré son recours à des Maîtres, elle ne peut le trouver. Elle le détruira par inconscience ou naïveté pour se retrouver, seule, avec l'enfant de cet amour insoupçonné. À la fin du film, elle demeure seule avec l'enfant dans son ventre et quitte le lieu de ses aventures en répétant cette phrase lourde de sens: «Je t'aime... Je t'aime... Je t'aime.»

Toute la profondeur du film repose sur la sémantique. L'astrologue, Madame Quong, annonce à Éliza qu'elle est dans une bonne période (des astres) pour découvrir son amour. Ce sera un homme «*handsome and full of riches*». Éliza se met alors immédiatement à la recherche d'un homme «beau et riche». N'importe quel initié verrait immédiatement le piège. Il n'y a pas que le corps qui puisse être beau, l'âme aussi! Et la richesse, c'est aussi un phénomène intérieur. Pauvre Éliza! Lorsqu'elle aura compris «la» vérité, elle saura qu'elle était née marquée par sa classe sociale, — de pauvres fermiers de Sainte-Thérèse — et que l'histoire de Cendrillon ne peut qu'induire au sommeil, par son erreur d'interprétation. Elle a raté la chance de sa vie de devenir la femme d'un métis et d'ajouter à sa propre aliénation celle de la minorité indienne. En somme, la confusion sémantique est à l'origine de l'orgasme spirituel.

Évidemment, Éliza n'est pas seule. Il y a aussi les Indiens qui sont représentés par un métis, la vieille Chinoise astrologue, la noire nue, l'Allemande prostituée, les Québécois demeurés et les riches Anglais, bien habillés. Le lieu de l'orgasme spirituel est fortement idéologisé. On y retrouve la suprême division entre les Initiés et les autres, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, division répercutée en un autre couple les Purs et les Impurs. Tout cela ne manque pas de rappeler les relations entre le nazisme et une certaine mystique thibétaine, non plus que la religion de Mani, sans oublier les orgasmes gnostiques. Ce film est moins révélateur du cheminement spirituel que de la répression vécue qui provoque l'évasion, la recherche d'un nouvel ordre. Et la pauvre fille, aliénée au début, se retrouve avec une aliénation narcissique à la fin.

Surréalisme! C'est ce qu'on a dit des irruptions de la théâtralité dans le cours du film. Le mot «surréalisme» est devenu si vague qu'il ne veut plus rien dire. Ainsi sert-il à qualifier ici des passages «oniriques» où les maquillages et les costumes ont la triste tendance à rappeler Fellini. (Fellini serait-il surréaliste?) La pauvreté de l'intrigue et sa malhabile mise en scène contraste avec la grandiloquence du théâtre incorporé au film. Ce dernier est d'ailleurs un mélange d'éléments de cirque et de mime. De surréalisme, point; mais beaucoup d'effets théâtraux amplifiés par le pouvoir de répétition du cinéma.

À la fin du film, Tommy, le métis, est abattu par la police, ce qui ne l'empêche pas de partir (en courant) du quartier Saint-Henri pour se rendre au faite du Mont-Royal et y mourir. Cet ensemble de séquences rappelle ces moments de l'opéra où une Desdémone, par exemple, le poignard au ventre, en profite pour chanter un dernier aria. En général, la performance fait alors oublier la vraisemblance mais ici la performance n'a rien de particulier.

Ce film semble susciter le même type d'intérêt qu'*El Topo* ou *la Montagne sacrée* de Jodorowski. Et cela se comprend. La grande symbolique est à l'honneur. «Le bleu» disent les notes explicatives, «est la

couleur de l'eau et du signe des Poissons et du Sagittaire». Voilà! Évidemment, le ciel est bleu lui aussi de même que les voitures de police, le drapeau québécois et la robe de la sainte Vierge. Les gestes, les situations se veulent sacrés, sans qu'on se rende compte ici que le rituel est souvent proche de la compulsion. Jodorowski avait pour lui de se cantonner uniquement dans le monde des symboles. Sheppard, lui, veut retracer le symbolique dans le quotidien. Il ne réussit qu'à émouvoir ce qui derrière la superstition cherche toujours la vérité.

Qu'un tel film soit québécois (de langue anglaise) ne fait qu'insister plus cruellement en cette année des Jeux olympiques sur le rapport écrasant entre l'aliénation sublimée par une grande symbolique (celle des jeux aussi) et la répression organisée, le contrôle de la majorité par les intérêts d'une minorité. Il est de ces manifestations obligatoires qui empêchent la douleur de s'éveiller.

Ah oui, le film a mis neuf ans (mois?) à être conçu et produit, de 1967 à 1976. Encore un symbole... et qui fait paraître les éléphants bien rapides. Pourtant s'il y avait un rapport de proportion entre le temps pris et la qualité, nous aurions pu attendre encore un autre multiple de neuf.

L'étoile du Berger n'est pas aussi bien aspectée qu'on voudrait le croire.

Gilles Thérien
